

Note sur *Zazie dans le métro*¹

De Raymond Queneau

Entre le titre et le premier mot du premier chapitre de ce roman, paru en 1959, figure l'épigramme signée Aristote (philosophe grec du 4^{ème} siècle avant J.C., le plus discuté sans doute, avec Platon, des philosophes grecs de l'Antiquité). Cette épigramme est en grec et nous renvoie donc à une culture savante. Pour la traduction et les commentaires de cette épigramme, je renvoie le lecteur à la note 1, p.1707 du volume II des *Œuvres complètes* de Queneau dans l'édition de la Pléiade².

Or le premier mot du premier chapitre peut apparaître à première vue aussi abscons que l'épigramme elle-même. En effet, ce mot ne figure dans aucun dictionnaire. C'est en réalité un mot inventé de toutes pièces, qui nous renvoie ni plus ni moins qu'à un parler ou une culture non plus savante mais populaire : « Doukipudonktan ». On peut même dire que ce mot, ou « cette pentasyllabe monophasée » comme dirait l'auteur (voir le « Skeutadittaleur » un peu plus loin), est traduit à la fin du premier paragraphe, celui où il se trouve, en passant de la syllabe au mot, par ces cinq mots : « Tout de même quelle odeur³ ». Deux formes au sens rigoureusement identique, mais ô combien différentes néanmoins.

Le livre de Raymond Queneau est donc tendu entre deux cultures, la culture savante d'une part et la culture populaire d'autre part. D'un côté Aristote et la philosophie avec notamment Saint Thomas d'Aquin et Kant (« Faut te faire une raison, dit Gabriel dont les propos se nuancient parfois d'un thomisme légèrement kantien⁴ »), Jean-Paul Sartre et l'existentialisme (« L'être ou le néant, voilà le problème⁵ »), de l'autre le langage parlé transcrit par l'auteur, l'argot, les chansons (« Mon amant de Saint Jean⁶ ») et les airs populaires (« La tour, prends garde⁷! ») ou à la mode (faut-il ranger dans cette catégorie les chansons « Si tu t'imagines » de Queneau-Gréco à laquelle il est fait précisément allusion au premier chapitre et « La chanson de Gervaise » de Queneau-Maria Schell à laquelle il est de même fait allusion au chapitre XVII ?) et autres sonneries militaires (« L'extinction des

¹ QUENEAU, Raymond, *Zazie dans le métro*, Gallimard, Folio, 1959.

² J'y ajouterai simplement cette remarque de Claude Simonnet incluse dans son étude *Queneau déchiffré* (Slatkine éditeur, 1981, p.60) : « Dans presque tous ses romans, on trouve la trace de thèmes absents, virtuels. C'est un des sens qu'on peut donner à l'épigramme de *Zazie* : 'c'est celui qui l'avait fait qui l'a fait disparaître'... »

³ *Zazie...*, p.9. Tout de suite après, le verbe « puer » dans le redoublement de la formule initiale : « - Qu'est-ce qui pue comme ça ? dit une bonne femme à haute voix. », s'applique alors, non pas à une mauvaise odeur comme initialement, mais au parfum de Gabriel, comme c'est encore le cas p.172. Ce verbe traduit donc, à lui seul, des sentiments tout à fait opposés.

⁴ *Ibid.*, p.13.

⁵ *Ibid.*, p.90.

⁶ *Ibid.*, p.15, « ...c'est du passé, n'en parlons plus... ».

⁷ *Ibid.*, p.90.

feux⁸ » par exemple), les mots et expressions colorés, voire les gros mots et les chansons paillardes (« Les Trois orfèvres⁹ » notamment).

C'est la rencontre de ces deux domaines qui provoque bien souvent le rire.

Un exemple de ce phénomène peut être pris dans ce premier chapitre. On y lit page 13 :

« *Faut te faire une raison, dit Gabriel dont les propos se nuançaient parfois d'un thomisme légèrement kantien. / Et passant sur le plan de la cosubjectivité, il ajouta : / - Et puis faut se grouiller : Charles attend. / - Oh ! celle-là je la connais, s'esclama Zazie furieuse, je l'ai lue dans les Mémoires du général Vermot. »*

Aujourd'hui, bien qu'il en existe une édition 2020, le fameux almanach humoristique ne fait plus autant recette, en tout cas beaucoup moins que dans les années 50-60 où il faisait figure de bible populaire. On peut observer dans cet exemple le passage d'un niveau culturel à l'autre avec l'énoncé : « Et, passant sur le plan de la cosubjectivité, il ajouta » où le mot « cosubjectivité » parodie la culture savante autant que l'expression « Mémoires du général Vermot » parodie l'intitulé de l'ouvrage en question, mais évoque surtout les Mémoires d'un autre général célèbre – du même prénom que le Charles en question¹⁰.

L'action de ce roman se déroule exclusivement à Paris, la capitale à laquelle Queneau consacrera un recueil de poèmes tout entier : *Courir les rues*, en 1967. Cependant l'action ne s'y déroule nullement dans les lieux officiels ou particulièrement remarquables, mais le plus souvent dans des lieux populaires : la gare, le café, la rue, le marché aux Puces. La tour Eiffel est le seul monument touristique effectivement visité. Gabriel, en dehors de ce monument, a juste « le temps de faire un cent mètres devant les vitraux » de la Sainte Chapelle (« ce joyau de l'art gothique¹¹ »), avec un poignée de touristes, mais était-ce vraiment la Sainte Chapelle¹² ? La Tour Eiffel est ici un lieu magique, une sorte d'anti-tour de Babel, les visiteurs s'y comprennent quelle que soit la langue qu'ils parlent. Dans le chapitre VIII, Gabriel, alors que Zazie vient de redescendre de la tour, pratique sans effort et tout d'un coup le multilinguisme. L'esprit saint est vraiment descendu sur lui à ce moment précis.

« *Un voyageur intervint : / - Male bonas horas collocamus si non dicis isti puellae the reason why this man Charles went away. / - Mon petit vieux, lui répondit Gabriel, mêle-toi de tes cipolles. She knows why and she bothers me quite a lot. / - Oh ! mais, s'écria Zazie, voilà maintenant que tu sais parler les langues forestières¹³. »*

⁸ *Ibid.*, p.26.

⁹ *Ibid.*, p.26. Voir aussi p.53 : « ...parce que le chat lui-même y aurait passé. Comme dans la chanson. Vous connaissez ? »

¹⁰ Les *Mémoires de guerre* du Général de Gaulle sont publiés successivement en 1954, 1956 et 1959 (soit, pour ce troisième tome, la même année que *Zazie*...). On peut noter aussi que Roland Barthes rendra compte de ces *Mémoires* dans *France-Observateur*, 12 novembre 1959, sous le titre « De Gaulle, les Français et la littérature » (voir BARTHES, Roland, *Œuvres complètes*, t. I, 1942-1965, éd. Éric Marty, Paris, éd. du Seuil, 1993, p. 830-832).

¹¹ *Zazie*..., p.93, p.123.

¹² *Ibid.*, p.118 et p.123. « Nigaud, [...] C'est le Tribunal de commerce que tu leur as fait visiter. »

¹³ *Ibid.*, p.92. Au chapitre XI, cet esprit saint l'aura définitivement quitté comme le remarque Zazie : « Quand je t'ai retrouvé aux pieds de la tour Eiffel, tu parlais l'étranger aussi bien que lui. Qu'est-ce qui t'avait-pris ? Et pourquoi que tu recommences plus ? / - Ça dit Gabriel, je peux pas t'expliquer. » (p.123).

Queneau rejoint ici tous les poètes qui ont chanté ce monument (que d'autres décrièrent), d'Apollinaire à Aragon, en passant, bien sûr, par Blaise Cendrars qui utilise déjà à son sujet avec « les langues de feu sur les apôtres¹⁴ » la métaphore de la Pentecôte. Mais on pourrait aussi citer l'article de Le Corbusier qui figure dans le même ouvrage : « ... la Tour est dans le cœur de chacun, signe de Paris aimé, signe aimé de Paris¹⁵ ». Ce qui apparaît ici, c'est donc le mythe d'une langue universelle, universelle dans sa diversité, sinon dans son point d'origine. Il s'agit d'une vision optimiste du monde, voire follement optimiste. Mais on sait qu'à partir du chapitre suivant (lorsque le chapitre VIII commence, nous sommes au sommet de la tour), au chapitre IX donc, les choses vont commencer à se dégrader et qu'on va passer progressivement de la « rigolade » au drame.

Mais avant cela la tour Eiffel est l'occasion de relancer la thématique de l'ambiguïté sexuelle du protagoniste masculin :

« Gabriel regarde alors la tour, attentivement, longuement, puis commente : / - Je me demande pourquoi on représente la ville de Paris comme une femme. Avec un truc comme ça. Avant que ça soit construit, peut-être. Mais maintenant. C'est comme les femmes qui deviennent des hommes à force de faire du sport. On lit ça dans les journaux¹⁶. »

Traditionnellement en effet, la ville de Paris, ainsi d'ailleurs que les autres villes françaises importantes, qu'on peut voir autour de la place de la Concorde par exemple, sont représentées comme autant de femmes (assises). Cependant, la tour, image phallique s'il en est (cet aspect est particulièrement souligné dans le film de Louis Malle¹⁷), devenue symbole de la ville, ne peut plus endosser cette identité. L'érection de la tour a engendré cette énorme ambiguïté. Gabriel, comme Marceline du reste, est à l'image de Paris : homme ou femme, homme et femme.

L'ambiguïté (non plus sexuelle¹⁸ mais de statut cette fois) est aussi extrêmement importante vis-à-vis de Zazie elle-même. Personnage entre deux âges, ni tout à fait enfant, ni tout à fait adulte, ce personnage joue sur les deux registres. L'ambiguïté devient ainsi une des constantes du roman et ce jusque dans son titre : « Zazie dans le métro », lequel est en grève comme on sait, ce qui n'empêchera pas Zazie, tout à la fin, de s'y (re)trouver mais dans une sorte de somnolence qui vaut inconscience. Voyage inconscient donc qui la ramène à la gare, son point de départ. Rêve ou réalité, femme ou homme, enfant ou adulte, parlé ou écrit, savant ou populaire, le roman ne cesse de jouer sur des oppositions, des contrastes, en les mêlant, les appariant, les superposant, entrechoquant, glissant sans cesse de l'un à l'autre. C'est de l'ensemble de ces oppositions, déplacements et contaminations que semble découler toute la dynamique de l'œuvre.

De même que la culture savante se mêle à la culture populaire, de même les « parfums » du début, ou les mauvaises odeurs des gens selon Gabriel, se mêlent et

¹⁴ Cité dans *La Tour de Monsieur Eiffel* de LEMOINE Bertrand, Découvertes, Gallimard, 1989, p.118.

¹⁵ *Ibid.*, p.123

¹⁶ *Zazie...*, p.89.

¹⁷ MALLE, Louis, *Zazie dans le métro*, film de 1960, avec notamment Catherine Demongeot dans le rôle de Zazie et Philippe Noiret dans celui de Gabriel.

¹⁸ Encore que..., puisqu'un des personnages s'exclame en la voyant : « Je l'avais pas reconnue, déguisée en garçon. » (p.112). Zazie porte alors les « bloudjinnzes » (marque incontestable de masculinisation) qu'elle est allée se procurer aux Puces mais qui bizarrement engendre cette réponse de Marcelline à la question de Zazie qui lui demande ce qu'est un « hormosessuel » : « C'est un homme qui met des boudjinnzes, dit doucement Marcelline. » (p.65)

s'opposent au luxe de son parfum à lui, Gabriel : « Barbouze, un parfum de chez Fior¹⁹ ». Cependant le mot « barbouze » à lui seul renvoie à deux réalités distinctes selon qu'il est féminin ou masculin. Féminin, il signifie « barbe » et il est bien mal assorti, pour tout dire, à l'idée de parfum délicat comme semble le suggérer son possesseur (du reste le parfum est essentiellement féminin du temps de Queneau ou comme le dira Christian Dior, et si l'on en croit Wikipédia : il « est le complément indispensable de la personnalité féminine, c'est la touche finale d'une robe. »). Il met alors déjà l'accent sur l'ambiguïté sexuelle de Gabriel(le) autrement nommé « Gaby » ou « Gabriella » et, par ricochet, de Marceline, sa femme, nommée « Marcel » in fine. Masculin (plus rarement féminin), il nous renvoie à la police et à l'espionnage (à cause de la fausse barbe des espions en question), aux coups de main d'agents secrets dont on verra là encore in fine le rôle déterminant. C'est bien sûr vers le successivement dénommé Pédro-Surplus (lequel perdra sa fausse moustache au cours d'une rixe avec Gabriel²⁰), Trouscailon, Bertin Poirée et Aroun Arachide que nous sommes aiguillés. Précurseur donc du personnage de Pédro-Surplus et de sa fausse moustache, le mot « barbouze » est surdéterminé.

Mais tout aussi surdéterminé est le mot « Fior ». Il fait bien sûr penser à Christian Dior, qu'on vient de mentionner, mort deux ans avant la sortie du roman de Queneau. Haut couturier et parfumeur, il est notoirement connu aussi pour son homosexualité dont la question revient tout au long du roman. Il peut faire penser du même coup à « fiotte », mot argotique désignant un homosexuel (« hormosessuel²¹ » dira Zazie), l'argot jouant un rôle important en l'occurrence, il apparaît dans la bouche de Turandot au chapitre XIV : « Grosse fiotte, dit Turandot. Si tu te crois raisonnable avec ta jupette²² ». Mais aussi à « fion » qui, toujours en argot, signifie « derrière, anus », d'où le « mon cul » zazique inlassablement repris et tout le côté rabelaisien qui parcourt ces pages. Et en parallèle aussi, il peut faire penser à « foire », quasi anagramme de Fior (au « e » près), qu'on rencontre dès le premier chapitre avec le « Foireux » (je souligne) de Gabriel en réponse à l'alexandrin du « ptit type²³ ». Interjection qui renvoie aussi bien aux excréments liquides qu'à l'idée d'avoir peur (c'est le cas du « ptit type ») et à celle de « faire long feu, d'échouer lamentablement, merder » (c'est encore le cas du « ptit type » dans sa tentative d'impressionner ledit Gabriel). D'où le côté rabelaisien disais-je, voire scatologique du roman : le mot « merde » se déclinant de fait sous toutes ses formes et sur tous les tons, il est relayé de temps à autre par les mots « caca », lequel est explicitement lié au parfum de chez Fior²⁴ tendant du même coup à souligner le « bouse » de « Barbouze », et « excrément » (« Laverdure, sans doute dans un esprit de vengeance, essayait de projeter un excrément frais hors de sa cage²⁵ »).

Bref, « Fior », comme « *l'art* [je souligne] avec un grand a », ce mot « en quatre lettres », est incontestablement supérieur « et aux mots de trois lettres qui charrient tant de grossièretés à travers le majestueux courant de la langue française, et aux mots de cinq qui n'en véhiculent pas moins²⁶ » comme dirait Gabriel.

Rabelaisien, argotique en de nombreux endroits, le roman quenélien est fait d'un vocabulaire riche de sous-entendus partiels pourrait-on dire. Le sens second affleure très rapidement à l'imitation du langage populaire qui veut que sous les mots « Charles attend » nous lisions ou entendons « charlatan » et « anthropophage » sous les mots « Entre,

¹⁹ Zazie..., p.9 et sv.

²⁰ Ibid., p.67.

²¹ Ibid., par exemple p.86.

²² Ibid., p.148.

²³ « D'abord, je vous permets pas de me tutoyer. », Ibid., p.10.

²⁴ « Raffiné, vous me faites rire, dit le type, on a raffiné ça dans une raffinerie de caca, oui. », Ibid., p.70.

²⁵ Ibid., p.178.

²⁶ Ibid., p.151.

Opophage ! » par exemple (ce dernier calembour étant le jeu de mots préféré du père de l'auteur selon ce que ce dernier rapporte dans ses « Souvenirs inédits », p.1089 du premier volume des *Œuvres complètes* de La Pléiade). Mais certains mots, certaines expressions peuvent se révéler plus riches de sens qu'il n'y paraît d'abord. L'expression « Barbouze, un parfum de chez Fior » est sans aucun doute de celles-ci.

Plus généralement, on peut distinguer dans le roman quatre types de « mots » particuliers : les « monophases », les néologismes, les mots d'argot et les jeux de mots.

- Les « monophases » (c'est-à-dire les mots qui forment une phrase à eux tout seuls ou les mots qui regroupent en réalité plusieurs mots mis bout à bout) : dans le premier chapitre Queneau écrit : « Pas mécontent de sa formule, le ptit type. Seulement, l'armoire à glace insistait : elle se pencha pour proférer cette pentasyllabe monophasée : - Skeutadittaleur²⁷... ». On se rappelle que le roman commence par une première « pentasyllabe monophasée » : « Doukipudonktan ». On peut relever aussi plus loin les « monophases » suivants : « Chsuis Zazie, jparie que... », le « salonsalamanger », « lagoonamilébou », les « coudocors », « Alors jraconte ? », « moi chsuis », « Du coup, a boujplu. A boujpludutou. », « Ltipstu », « vozouazévovos », « Pointancor²⁸ », etc.

- Les néologismes : cacocalo²⁹, boisson zazique au mélange inattendu ; euréquation, mot valise qui marie l'expression grecque Eurêka et équation et qu'on dirait faite exprès pour les mathématiciens comme Raymond Queneau lui-même l'était, mais dont la signification (on pense évidemment à éructation) est bien éloignée des mathématiques : « Mais il a la parole coupée par une euréquation de son beau-frère / - J'ai trouvé, hurle celui-ci. Le truc qu'on vient de voir, c'était pas le Panthéon bien sûr, c'était la gare de Lyon³⁰ » ; « buvoir³¹ » où s'abreuve le perroquet Laverdure et qui rime avec « perchoir » ; lessivophiles³², exemple type de construction populaire qui mêle un suffixe savant devenu familier avec un mot de la langue courante ; « factidiversialité³³ » pour actualité des faits divers ; « midineurs³⁴ », pour ceux qui déjeunent, « métrolleybus³⁵ », où l'on peut distinguer métro, trolley ou trolleybus et bus tout court, « halliers³⁶ », pour personnes qui travaillent aux halles centrales de la capitale, « fligolo³⁷ », contraction de flic et gigolo, « la somnie³⁸ » qui est le contraire de l'insomnie, etc.

- Les mots d'argot : tarin, mouflette, valoche, se grouiller, tac, seringue, derche (dont on a vu qu'il s'énonce à de nombreuses reprises sous d'autres formes), roussins, fouillousse, étiquette, bada, coinstot, pourliche, randam, yéyé, raquer un rond, lope, marida, gy, bigorne (ici rixe)³⁹, etc.

²⁷ *Ibid.*, p.10.

²⁸ *Ibid.*, p.11, p.31, p.37, p.38, p.42, p.47, p.54, p.116, p.127.

²⁹ *Ibid.*, p.18.

³⁰ *Ibid.*, p.15.

³¹ *Ibid.*, p.27.

³² *Ibid.*, p.40.

³³ *Ibid.*, p.36.

³⁴ *Ibid.*, p.71.

³⁵ *Ibid.*, p.108.

³⁶ *Ibid.*, p.124.

³⁷ *Ibid.*, p.128.

³⁸ *Ibid.*, p.175.

³⁹ *Ibid.*, p.9, p.11, p.12, p.13, p.14, p.24, p.39, p.45, p.64, p.67, p.80, p.97, p.105, p.106, p.115, p.129, p.136, p.149, p.180.

- Les jeux de mots ou expressions imagées : « la liquette ninque, celle qu'il n'est pas si facile de laver⁴⁰ » qui sous-entend le « hic et nunc » latin, le « ici et maintenant ». « Une marchande de ballons Lamoricière⁴¹ », qui mêle le nom de l'auteur du *Ballon rouge* (moyen métrage de 1956), Albert Lamorisse, à celui de l'hôpital Lariboisière, dans le 10^e arrondissement de Paris, à moins que cela soit à autre chose encore. L'oxymorique « forain talon rouge⁴² », commerçant / revendeur / pucier / bazardeur / marchand / colporteur de « bloudjinnzes [...] positivement inusables », expression qui joue sur le « fort pantalon rouge » roussellien⁴³, et par voie de conséquence sur le « *Forban talon rouge* » tout aussi roussellien, etc.

Enfin on pourrait y ajouter les mots carnavalisés, type : « Singermindépré », « ranbrans », « les jitrouas » (pour « J3 », les adolescents, d'après la pièce de Roger-Ferdinand : *Les J3 ou La Nouvelle école* de 1943), « bâille-naïte », « guidenappeurs » qui devient un peu plus loin « quidnappeurs », « coboille », « plède », « tôte⁴⁴ », etc.

Au cours du troisième chapitre on peut lire : « pour que je me fasse linnecher par le vulgare homme Pécusse⁴⁵ », qui renvoie à la « loi de Lynch » et à l'expression latine « vulgum pecus » (« barbarisme connu et employé, car le mot vulgum n'existe pas en latin ! Le mot latin est vulgus qui veut dire la foule. L'expression vulgum pecus, incorrecte, est l'altération de la formule empruntée à Horace servum pecus, littéralement "le troupeau servile". Elle est composée du substantif neutre pecus = troupeau et de l'adjectif servus (servum au neutre) = servile, asservi, soumis. Le vulgum pecus désigne avec mépris la foule ignorante, mais on s'en sert également pour parler du "commun des mortels⁴⁶" »). Où l'on voit que dans l'expression quenélienne la désignation du nom propre a migré pour passer de « Lynch » (d'où dérivent lyncher, lynchage) à « Pécusse » qui transpose le mot latin « pecus, pecoris » (troupeau ou bétail). Sorte de dérivation à l'envers donc.

Reste que beaucoup d'autres procédés sont utilisés par l'auteur pour surprendre le lecteur, le faire voyager sinon dans la ville, du moins dans la langue française (et toutes ses influences : grecque, latine, anglaise, italienne, arabe et autres), comme les apocopes (type « formi » pour formidable, « frome⁴⁷ » pour fromage, etc), ou les aphérèses (type « l'orama » pour le panorama) ; les anaphores et allitérations, comme dans « Un rien l'amène, un rien l'anime, un rien la mine, un rien l'emmène⁴⁸. » ; les mots d'un français plus ou moins ancien. Ainsi le verbe déganer qui signifie ici railler (« ...répliqua Gridoux en le déganant⁴⁹. »), et qui appartient au Moyen français ou encore les mots « bénévolence⁵⁰ », « ouida⁵¹ » ; les mots rares et techniques, comme percontatif (« ...la réponse était percontative⁵². ») ; les onomatopées, comme dans « Le type suppe paisiblement son remontant enfin servi⁵³ » ; les

⁴⁰ *Ibid.*, p.40.

⁴¹ *Ibid.*, p.44.

⁴² *Ibid.*, p.48.

⁴³ ROUSSEL, Raymond, « Chiquenaude » dans *Comment j'ai écrit certains de mes livres*, 10/18, 1977, p.37-46.

⁴⁴ *Zazie...*, p.29, p.46, p.57, p.94, p.104, p.111, p.112, p.119, p.149, 150.

⁴⁵ *Ibid.*, p.41.

⁴⁶ <http://www.locutio.net>

⁴⁷ *Zazie...*, p.74.

⁴⁸ *Ibid.*, p.117.

⁴⁹ *Ibid.*, p.79.

⁵⁰ *Ibid.*, p.90.

⁵¹ *Ibid.*, p.125.

⁵² *Ibid.*, p.125.

⁵³ *Ibid.*, p.69.

mots formés à loisir : « utu⁵⁴ » (pour eut eu), « ...un grand brou. Ah ah⁵⁵ », « Le vlà. Dêvêtir vé té se conje comme vêtir⁵⁶ » ; les mots ou expressions entrecroisés, comme « transtrucs en commachin⁵⁷ », où transports en commun croise truc et machin, « œillade aphrodisiaque et vulcanisante⁵⁸ », qui croise, entre autres choses, références grecque et latine, « st'urbe inclite qu'on vocite Parouart⁵⁹ » qui mêle deux doctes et savants François, Rabelais et Villon (celui des ballades en jargon), « ...un tailleur deux pièces salle de bains avec un chemisier porte-jarretelles cuisine⁶⁰... » qui traduit l'émotion et les préoccupations de Madeleine nouvellement fiancée, comme, enfin, « casiers bourrés de bouteilles de muscadine et de grenadet⁶¹ » qui invite aux mélanges ; les mots pris, l'air de rien, pour d'autres, comme dans ce passage : « ...cependant que des garçons vêtus d'un *pagne* [tablier] commençaient à servir, accompagnée de demis de bière *enrhumés*⁶² [sans doute pour éventés], une choucroute pouacre parsemée de saucisses *paneuses* [panées ?], de lard chanci, de jambon *tanné* et de patates germées... », ou encore dans le passage suivant : « ...arrachant des mains de sa peut-être future, il [Charles] profère ce mot cybernétique : - Allô. », quand il faudrait phatique si l'on se réfère aux fonctions jakobsoniennes du langage, et plus loin : « Vous en faites un sainfoin⁶³ », où tintouin eut été plus approprié sans doute ; les substitutions pures et simples, comme dans cette phrase qui termine le chapitre XVI : « La soupe à l'oignon qui berce et qui console » qui semble empruntée à un certain Capot de Feuillide (1800-1863), ami et correspondant de Balzac, à ceci près que celui-ci parle de « la muse qui... » ; les à-peu-près comme dans : « ...c'est moi, Aroun Arachide », qui renvoie à Hâroun ar-Rachîd, cinquième calife abbasside dont le règne court de 786 à 809, mais peut-être plus encore au personnage des *Mille et une Nuits* qui se plaisait comme le personnage de Queneau, Pédro-Surplus alias Bertin Poirée, alias Trouzcaillon, alias Aroun Arachide, à « parcourir [s]on domaine sous des aspects variés en prenant les apparences de l'incertitude et de l'erreur⁶⁴ » (quant à « l'inspecteur Bertin Poirée » lui-même, il renvoie à une rue de Paris du même nom) ; les nombreuses allusions ou échos comme dans : « Seul, un flic, préposé aux voies du silence, le regarda d'un œil noir⁶⁵. » (André Malraux), dans « N'écoutant que les intermittences de son cœur bon⁶⁶... » (Marcel Proust), dans « ...pour que vous veniez cracher sur nos bombes glacées⁶⁷ ? » (Boris Vian) ou dans « ...cette substantifique moelle qu'est le fric⁶⁸. » (François Rabelais), ou encore dans « Adspicez mon uniforme. Je suis flicard, voyez mes ailes. Et il agitait sa pèlerine⁶⁹. » (La Fontaine, « La chauve-souris et les deux belettes »), pour n'en citer que quelques-uns ; les coq-à-l'âne, comme dans « Tu pues, eh gorille⁷⁰. » ; les oxymores, comme dans « Zazie, crie-t-elle doucement, à table⁷¹. » ; les répétitions cocasses :

⁵⁴ *Ibid.*, p.126.

⁵⁵ *Ibid.*, p.127.

⁵⁶ *Ibid.*, p.161.

⁵⁷ *Ibid.*, p.94.

⁵⁸ *Ibid.*, p.107.

⁵⁹ *Ibid.*, p.121. Quant à la question de savoir si « Parouart » désigne la ville de Paris ou autre chose, comme le veut Pierre Guiraud, je renvoie le lecteur aux diverses traductions de ces ballades.

⁶⁰ *Ibid.*, p.142.

⁶¹ *Ibid.*, p.185.

⁶² *Ibid.*, p.130.

⁶³ *Ibid.*, p.147.

⁶⁴ *Ibid.*, p.185.

⁶⁵ *Ibid.*, p.93.

⁶⁶ *Ibid.*, p.130.

⁶⁷ *Ibid.*, p.131.

⁶⁸ *Ibid.*, p.151.

⁶⁹ *Ibid.*, p.171.

⁷⁰ *Ibid.*, p.10.

⁷¹ *Ibid.*, p.22.

« Répète un peu voir ce que t'as dit, qu'il dit. / J'ai dit, dit Turandot, j'ai dit : je cause mon cul. », « Et elle lui recrache une seconde fois de nouveau dessus, en pleine poire⁷². » ; les formules inversées : « - Alors au revoir, les gars ! dit Gridoux. / Et il s'éloigna dans la direction Étoile. / - Alors au revoir, les gars ! dit Laverdure. / - Tu causes, tu causes, dit Turandot, c'est tout ce que tu sais faire. / Et ils s'envolèrent dans la direction Bastille⁷³. » ; les variations : « Monter, descendre, aller, venir, tant fait l'homme qu'à la fin il disparaît. » / « Là-bas, plus loin – un peu plus loin – que la place de la République, les tombes s'entassent de Parisiens qui furent, qui montèrent et descendirent des escaliers, allèrent et vinrent dans les rues et qui tant firent qu'à la fin ils disparurent⁷⁴. », etc.

Une des principales articulations du récit est sans aucun doute le chapitre VIII qui débute en haut de la tour Eiffel. Chapitre décisif à partir duquel nous passons progressivement de la « rigolade » au drame qui éclate au chapitre XVIII avec la mort violente de la veuve Mouaque, « comme tout le monde⁷⁵ ». De fait, si tout le monde ne meurt pas de mort violente, tout le monde meurt bien un jour ou l'autre. Dès le chapitre IX, Gabriel doit subir les pincements et autres bons coups de pied dans les chevilles de sa nièce. Au X, chapitre central, au milieu des problèmes de la circulation automobile, c'est l'amorce ou l'annonce du drame : « Une mauvaise balle est vite attrapée⁷⁶ ». Au suivant les signes se multiplient : « la balle » réapparaît, la question du suicide est soulevée, il y est question aussi de « bière » et de « cercueil⁷⁷ », etc. Au chapitre XII, on assiste aux *échecs* (aux deux sens du mot) de Gabriel au billard⁷⁸ et surtout au mauvais repas (souvenir du *Repas ridicule* de Nicolas Boileau) dont les touristes sont les dupes. Au chapitre XV, à la violation du domicile de Marceline par Pédro-Surplus alias Bertin Poirée et à la fuite précipitée de celle-ci. Dans le suivant, la présence policière se fait de plus en plus lourdement sentir non seulement avec Trouzcaillon qui « avait de nouveau revêtu son uniforme⁷⁹ », mais aussi avec « deux hanvélos » surgis de l'ombre et pour finir avec « de nouveaux flics complétés, eux, par un panier à salade⁸⁰. » Dans le chapitre XVII, ce n'est pas seulement la soupe à l'oignon qui est gratinée, ce sont aussi les échanges de politesse entre les divers membres de la petite troupe (ainsi la veuve Mouaque est successivement qualifiée de « vieille taupe », « vieille soucoupe » et de « vieux débris », laquelle veuve Mouaque n'est pas en reste comme le remarque l'un d'entre eux : « Elle est

⁷² *Ibid.*, p.34.

⁷³ *Ibid.*, p.187.

⁷⁴ *Ibid.*, p.90.

⁷⁵ *Ibid.*, p.107. Dans cette réplique de la fin du chapitre IX, conclusive donc : « - Eh bien moi, dit la veuve en rougissant un tantinet, je m'appelle madame Mouaque. Comme tout le monde, qu'elle ajouta. », si le patronyme « n'a jamais été interprété, non plus que son étrange réflexion », lit-on dans la note s'y rapportant dans l'édition de la *Pléiade*, c'est peut-être justement qu'il n'aurait rien d'énigmatique à la réflexion et la réflexion rien d'étrange, si l'on considère que ce « Comme tout le monde », vise le sort qui est réservé à tout le monde, précisément, et que madame Mouaque est la seule à rencontrer ici-même, mais auquel les autres ne sont pas moins voués, car comme l'écrit Marcel Proust dans les toutes dernières pages et en note du *Temps retrouvé* : « Sans doute mes livres eux aussi, comme mon être de chair, finiraient un jour par mourir. Mais il faut se résigner à mourir. On accepte la pensée que dans dix ans soi-même, dans cent ans ses livres, ne seront plus lus. La durée éternelle n'est pas plus promise aux œuvres qu'aux hommes. » (PROUST, Marcel, *À la recherche du temps perdu*, Gallimard, Pléiade, 1977, t. III, p.1043)

⁷⁶ *Ibid.*, p.113

⁷⁷ *Ibid.*, p.121.

⁷⁸ *Ibid.*, p.129 : « La boule motrice était située en f2, l'autre boule blanche en g3 et la rouge en h4. Gabriel s'apprêtait à masser et, dans ce but, bleuissait son procédé [...] Au milieu de l'admiration générale, il leva sa queue en l'air pour percuter ensuite la boule motrice afin de lui faire décrire un arc de parabole. Le coup porté, déviant de sa juste application, s'en fut sabrer le tapis d'une zébrure qui... »

⁷⁹ *Ibid.*, p.162.

⁸⁰ *Ibid.*, p.174.

culottée, celle-là, dit Turandot. La vlà qui m'agonise maintenant⁸¹. » Et de conclure : « Tous les gens sont des cons, dit la veuve Mouaque avec une énergie soudaine⁸². ») Injures qui sont immédiatement suivies de l'empoignade la plus caractérisée, suivie elle-même de la bataille rangée la plus générale et la plus historique Aux Nyctalopes de la place Pigalle. Quant au XVIIIe et avant-dernier chapitre, on a vu que c'était le chapitre du drame avec l'intervention de la police et la mort de Madame Mouaque fauchée par les balles de mitraille.

Bref, nous avons à faire en quelque sorte à un livre en deux parties, deux étapes, l'une ascendante (jusqu'en haut de la tour Eiffel) et l'autre descendante (jusque dans les profondeurs du métro), qui se développe sur deux registres, la comédie et le drame, et selon un mode tantôt savant, tantôt populaire (les deux se superposant le plus souvent), entre rêve et réalité, doute et certitude (les monuments parisiens, la tour Eiffel mise à part et on a vu comment, sont systématiquement cités pour d'autres). En réalité, ce roman nous entretient du douloureux passage de l'enfance et de l'innocence à l'âge mûr qui est aussi celui de la responsabilité souventefois difficilement assumée. Lorsque Gabriel, par exemple, apprend dans un premier temps que « lagoonmilébou », et, sur l'insistance de Marceline (« Gabriel, dit doucement Marceline, tu devrais faire un petit effort pour la rattraper⁸³. »), part à sa recherche, il rencontre au bas de son immeuble Gridoux, le cordonnier, qui lui dit que la gosse a fait « une fugue ! ». Alors, ni plus ni moins, Gabriel « retourn(e) chez lui se recoucher. »

Parti du truculent « Doukipudonktan », le livre se termine sur une note empreinte d'un certain stoïcisme : « j'ai vieilli⁸⁴ » (dixit Zazie). Pour Raymond d'un père dit Queneau, la littérature est cet entre-deux qui doit nous permettre d'effectuer ce passage d'un état à un autre de l'existence (et à vrai dire toutes sortes de passages) le moins mal possible, dans une certaine attention à la fois au monde qui nous entoure, avec une distanciation suffisante pour pouvoir le regarder en face, sans appréhension particulière et sans naïveté excessive, sans faux espoir non plus, et au langage, vecteur essentiel de la vie en société, dans toute sa diversité, sa richesse (« Les mots n'ont plus le même sens qu'autrefois⁸⁵. »), ses usages (quelquefois hilarants, quelquefois curieux), autrement dit avec un certain réalisme qu'on pourrait qualifier d'onirique, n'était la formule déjà employée.

Henri Desoubeaux
Juillet 2020

⁸¹ *Ibid.*, p.177.

⁸² *Ibid.*, p.178.

⁸³ *Ibid.*, p.43.

⁸⁴ *Ibid.*, p.189.

⁸⁵ *Ibid.*, p.105.